

Fr. 0.6
249

PRO MACEDONIA

Polémique de M. WENDEL

Député socialiste au Reichstag allemand

et de M. RIZOFF

Ministre de Bulgarie à Berlin

au sujet de la Macédoine ,

AVEC

une introduction de DELEST

Prix : 1 franc

PARIS
GEORGES ROUSTAN
LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, Quai Voltaire, 5

—
1918

0

1911

131

6-11

38

1911

1911

Г.Б.б
249

10-10082820

Лука Ћеловић

БЕОГРАД

MACEDONIA

Luka Celović

БЕОГРАД

Polémique de M. WENDEL

Député socialiste au Reichstag allemand

et de M. RIZOFF

Ministre de Bulgarie à Berlin

au sujet de la Macédoine

AVEC

une introduction de DELEST

Prix : 1 franc

PARIS

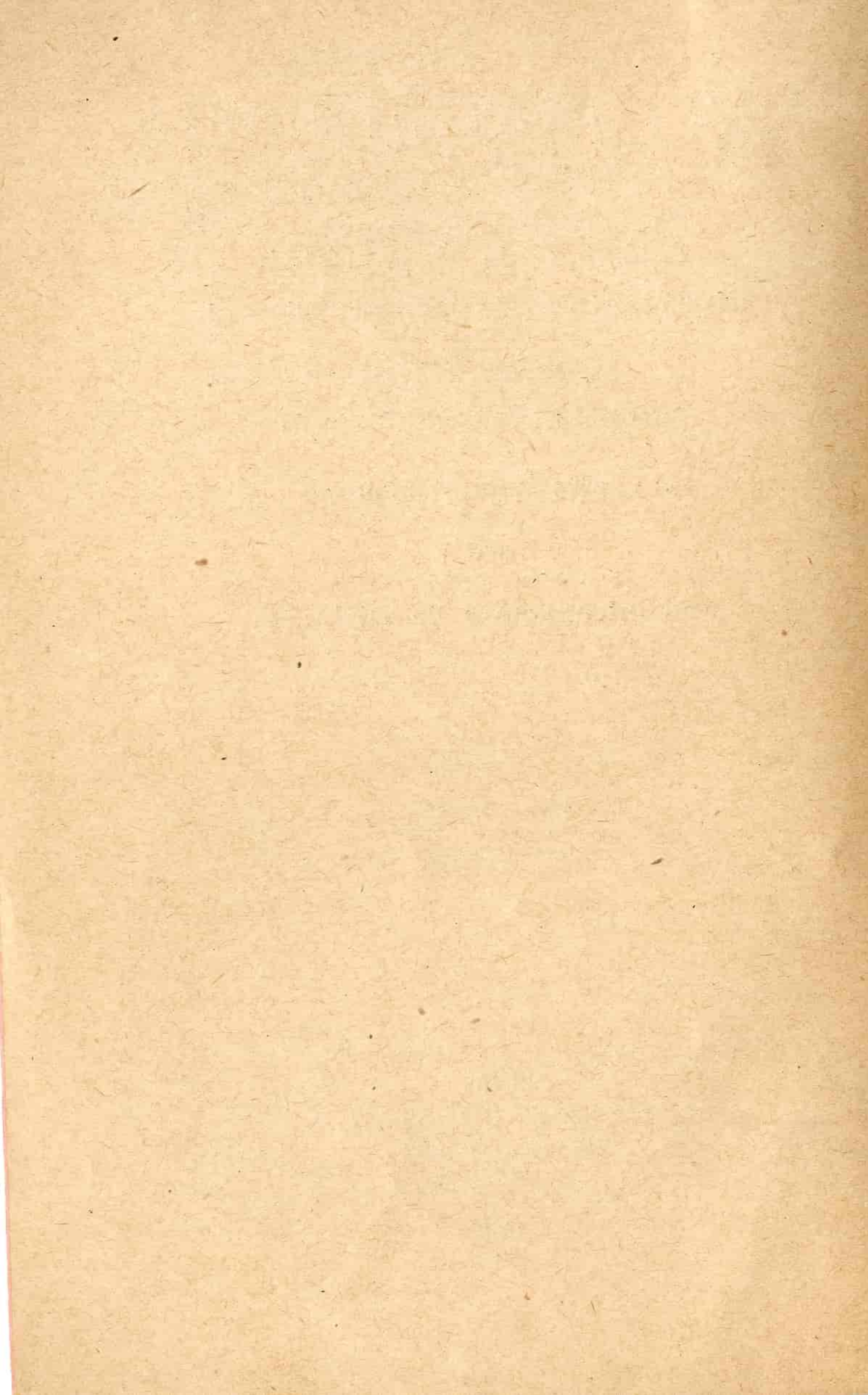
GEORGES ROUSTAN

LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, Quai Voltaire, 5

1918

УНИВ.
И.
БР.
БИБЛИОТЕКА



INTRODUCTION

Lorsqu'en 1913 la Bulgarie, préférant à toute discussion et à l'arbitrage la solution moyenâgeuse par le jugement des armes, attaqua traîtreusement la Serbie et la Grèce, nous avons cru que la question de la Macédoine était définitivement réglée à son détriment. Cependant, la Bulgarie battue, mais non écrasée, grâce à l'intervention des grandes Puissances, dont elle sut toujours gagner les sympathies, changeant la direction de sa politique, s'appuya sur l'Autriche et l'Allemagne pour détruire le traité de paix de Bucarest (1913) à la première occasion favorable. Aujourd'hui, après la nouvelle trahison bulgare en 1915, nous sommes encore obligés de reprendre l'interminable discussion de la Question Macédonienne, qui, décidément, n'a pas fini de « tympaniser les oreilles » des hommes politiques de l'Occident, comme l'a dit, sauf erreur, M. Hanotaux, dans un de ses articles, en 1908.

Il y a quelques mois, une discussion véhémement s'est élevée dans la presse autrichienne, allemande et bulgare au sujet de la Macédoine. Le député socialiste allemand Wendel la provoqua par un article publié dans le *Vorwärts* du 2 juillet, article qui jeta la consternation parmi les Bulgares et suscita leur indignation. Les fidèles alliés de l'Allemagne crurent que l'article de M. Wendel était l'expression de l'opinion des socialistes allemands. Si, dans les premiers moments, la presse bulgare ne sut faire entendre que des lamentations et ne trouva à adresser à ses alliés que des reproches apitoyants, l'impulsif ministre de Bulgarie à Berlin, le fameux M. Rizoff, lui, publia une fulgurante réponse à M. Wendel. Celui-ci releva le gant. Alors, sentant fléchir le macédonien Rizoff, d'autres Bulgares, à

qui les publicistes allemands durent apporter le réconfort de quelques articles encourageants, vinrent à la rescousse, tandis que le ministre d'Allemagne à Sofia se voyait obligé de calmer les alliés touraniens au moyen d'un discours qui devait trancher définitivement la question macédonienne en faveur des Bulgares.

Pour nos amis Français et Anglais qui sont encore sous l'influence néfaste de l'hypnose bulgare, malgré toute la série de tromperies grossières dont ils ont été victimes, nous tenons à reproduire ici cette intéressante querelle inter-alliée germano-bulgare, ne fût-ce que pour leur montrer une fois de plus jusqu'à quel point la captatio benevolentiae bulgare a pu agir sur leurs esprits. Nous nous bornerons à faire précéder cette publication de quelques remarques explicatives, laissant la parole aux protagonistes alliés de la Mittel-Europa. Nous croyons devoir exposer ce débat pour qu'il n'y ait plus de malentendus entre nos amis et nous, Serbes, qui leur devons tant de reconnaissance pour leur bienveillant secours et la protection qu'ils ont accordée à notre Patrie et à notre Nation. Nous désirons surtout convaincre nos amis et alliés que la Macédoine ne peut pas constituer pour la Serbie une récompense pour sa fidélité à la cause commune, ni un dédommagement pour les durs sacrifices qu'elle a consentis et consent encore. Nous tenons à prouver à tous nos amis et alliés que la Macédoine a été et est encore une province serbe et qu'elle revient de droit à la Serbie du point de vue ethnique, historique, géographique et juridique.

Les Serbes sont venus au VII^e siècle s'établir dans la Péninsule des Balkans, refoulant dans les montagnes les anciens habitants romanisés de cette contrée. Leur centre fut la vallée de la Morava et celle du Vardar, et leurs colonies atteignirent même l'Épire et l'Hellade, où elles laissèrent des traces de leur passage dans les noms de certaines rivières, montagnes et villes. Ce n'est que plus tard que des

Tartares, d'origine touranienne, envahirent la partie orientale de la Péninsule, entre le Danube et le Hémus (la chaîne des Balkans) jusqu'à la rivière Iskar à l'Occident. Ils formèrent leur État au VIII^e siècle et adoptèrent la langue slave — qui leur resta et constitue leur seul apanage de slavisme — tout en conservant toutes les autres caractéristiques des Tartares. Pendant tout le moyen âge, le peuple bulgare lutta contre les Serbes pour la domination de la Macédoine, et si ces luttes présentèrent des alternatives diverses, il est pourtant incontestable que la Macédoine a été plus longtemps sous la domination serbe, et que ce furent les Serbes qui y laissèrent le plus de traces de leur influence civilisatrice. En effet, tandis que les Bulgares seraient bien embarrassés pour montrer un seul monument historique bulgare en Macédoine, les Serbes possèdent, construits par leurs rois, un grand nombre d'églises et monastères dans ce pays, où toutes traditions, chansons et tous récits tirent leur origine de l'histoire serbe (1).

L'invasion turque mit fin à ces luttes, et c'est encore des mains des Serbes que les Ottomans arrachèrent la Macédoine (au commencement du XV^e siècle). Pendant la longue servitude, il y eut encore une époque où la Macédoine fut réunie aux autres pays serbes : sous le Patriarcat serbe d'Ipek, que le sultan Soliman le Magnifique rétablit en 1557. Dès ce moment et jusqu'en 1766, année où ce Patriarcat fut annexé au Patriarcat Œcuménique de Constantinople, la Macédoine, sauf la partie sud qui appartenait à

(1) Il n'existe pas une chanson ou un récit en Macédoine sur les monarques bulgares Asparuch, Krume ou Siméon, mais, par contre, tous célèbrent la gloire des rois serbes et surtout du héros national Kraliévitich Marko. Pour ôter de sa valeur à cette objection, les Bulgares s'approprièrent Kraliévitich Marko, bien qu'il soit fils du roi serbe Voukachine et que leur langue ne possède ni le mot Krali (roi, en serbe), ni celui de Kraliévitich (fils du roi, en serbe). Quant aux monuments, inscriptions et documents écrits, leurs « agissants » modernes se firent un devoir de les détruire ou les effacer.

l'Église grecque d'Ochrida, la Bosnie-Herzégovine et tous les autres pays serbes au delà de la Save et du Danube (le Banat, la Batchka, la Syrmie, la Slavonie) jusqu'à Saint-André, près de Buda-Pest, furent réunis à la Serbie actuelle et à la Vieille-Serbie et placés sous le Patriacat serbe d'Ipek.

Pendant la servitude turque, les Serbes ne cessèrent de se soulever contre leurs oppresseurs, tandis que les Bulgares demeuraient des esclaves obéissants; et ce furent les Serbes qui, les premiers, secouèrent le joug ottoman par leurs propres moyens, en 1804, et réussirent à délivrer une partie de leur patrie par l'insurrection de 1815. Sitôt que cette nouvelle Serbie fut parvenue à s'organiser en un État, encore que vassal de la Turquie, elle se préoccupa de délivrer les pays serbes restés sous la domination turque. Sous le règne des princes Alexandre Karageorgévitch et Michel Obrénovitch, la Serbie devint le centre d'attraction de tous les Slaves du Sud, parmi lesquels on comprenait aussi les Bulgares.

Après avoir cédé les premiers à la poussée turque, les Bulgares traînèrent en silence les chaînes de l'esclavage, incapables de se délivrer eux-mêmes comme les Serbes. Pendant quatre siècles, on n'a rien su d'eux, et ce n'est qu'après l'insurrection serbe et le renouveau de l'État serbe, que l'Europe commença à s'occuper de leur sort. Mais, s'ils n'eurent pas le courage d'agir par les armes pour leur délivrance, ils bénéficièrent de la protection et de l'aide de la Russie, qui comptait les Bulgares parmi les Slaves. Lorsqu'il devint nécessaire d'opposer au Patriarcat Œcuménique — qui fut toujours grec — une Église orthodoxe slave, la Russie permit que l'Exarchat slave restât bulgare (en 1870). La méfiance turque envers les Serbes révolutionnaires contribua beaucoup à ce que l'Exarchat appartînt, plutôt qu'à eux, aux dociles Bulgares. C'est ainsi que les Bulgares obtinrent leur Église en Turquie, avec

tous les privilèges y afférents, tandis que les Serbes de la Macédoine et de la Vieille-Serbie furent placés devant ce dilemme : ou bien opter pour l'Église grecque et être considérés comme Grecs, ou bien adhérer à l'Exarchat et être considérés comme Bulgares. Car, on le sait, en Turquie on distingue les nationalités suivant leur religion : les orthodoxes relevant du Patriarcat Œcuménique sont l'ourum-milet (les Grecs) et ceux appartenant à l'Exarchat, le bulgar-milet (les Bulgares). On comprend facilement dès lors quel puissant instrument de propagande les Bulgares avaient acquis en obtenant leur Église en Turquie. Ils en usèrent et abusèrent au détriment des Serbes.

En 1876, la Serbie se rangea encore du côté des révolutionnaires d'Herzégovine et déclara la guerre à la Turquie. On peut dire que cette guerre, d'abord malheureuse pour la Serbie, se prolongea jusqu'en 1878, année en laquelle les Russes entrèrent en guerre contre la Turquie et délivrèrent la Bulgarie. La Nouvelle Bulgarie fut donc créée par l'effort de l'armée russe, qui dicta, à San Stefano, le traité par lequel cet État devait embrasser presque toute la partie orientale de la Péninsule Balkanique, la Macédoine et même certains territoires à l'ouest de l'ancienne Bulgarie. Heureusement, le traité de Berlin corrigea ce traité de San Stefano et empêcha que cette iniquité politique et ethnique ne fût commise ; mais le nouveau statut des Balkans établi par le traité de Berlin, ne fut pas juste non plus à l'égard de la Serbie. La Serbie, en effet, qui lutta constamment pour la délivrance de la nation serbe ; la Serbie qui, avec une poignée de paysans armés, mena la guerre contre la Turquie et contribua indirectement à la délivrance de la Bulgarie, — la Serbie n'obtint que cinq Bresnik, Vélès et autres lieux eût adressé des pétitions au Congrès de Berlin, dans lesquelles elle demandait que ces contrées fussent jointes à la Serbie. Et en même temps, deux provinces serbes, la Bosnie et l'Herzégovine, furent

placées sous l'administration de l'Autriche-Hongrie. Les grandes Puissances, qui se désintéressaient presque complètement des souffrances du peuple serbe et de ses efforts en vue de se délivrer; les grandes Puissances, qui n'entendaient pas la voix des martyrs serbes empalés et détournaient la vue du carnage que faisaient des Serbes les Turcs furieux contre ce peuple avide de liberté, — les grandes Puissances venaient à l'aide du peuple bulgare et l'autorité de Gladstone assurait à la Bulgarie les sympathies de la Grande-Bretagne, qu'elle laissa jusqu'à nos jours en héritage politique aux dirigeants de cette Puissance.

Nous ne pensons pas exposer ici les divers témoignages de l'intérêt que toutes les grandes Puissances, à commencer par la Russie slave, portèrent à la Bulgarie. Nous dirons seulement que ce phénomène peut être expliqué par la situation politique respective de la Serbie et de la Bulgarie, et par les différences de race entre les Serbes et les Bulgares. En effet, la Serbie, se trouvant placée en travers de la poussée germanique vers l'Orient, avait d'abord à défendre son indépendance et son existence politique et économique contre la tendance autrichienne à la domination. N'étant pas exposée au même danger, et inspirée toujours du rêve de la Bulgarie de San Stefano, la Bulgarie pouvait travailler librement à faire reconnaître ses prétentions en Turquie, en surprenant la bonne foi tantôt des hommes politiques russes, tantôt de ceux des autres puissances; en se livrant à une propagande inlassable en Turquie et surtout en Europe, — donnant des renseignements tendancieux sur la question balkanique, notamment sur la question de la Macédoine, et se révélant, en fin de compte, toujours ingrate vis-à-vis de tout le monde (1). D'autre part, nous

(1) La langue bulgare ne possède pas d'expressions pour l'idée de l'amour et celle de la reconnaissance. Pour la première, elle emploie le mot allemand: *Liebe* et pour la seconde, le mot français: *Merci*.

avons dit que la différence des races contribuait beaucoup à cette inégalité de traitement des deux pays de la part de l'Europe. Le Serbe est slave et porte en lui toutes les distinctions et caractéristiques du Slave : il est rêveur, poétique, brave, emporté et franc, tandis que le Bulgare est resté au fond un Tartare : pratique, agile, brave également, mais hypocrite et sanguinaire. Le Serbe, convaincu de la justice de sa cause, considère comme superflu de la défendre, tandis que le Bulgare crie, s'agite, se lamente là où il a le droit pour lui comme là où il ne l'a pas, mais où il a intérêt à obtenir quelque chose (1). Il en est résulté que les Bulgares ont inondé le monde de leurs brochures sur la Macédoine « bulgare » et sur « les droits » qu'ils ont sur ce pays, et que seule leur voix a été entendue. Leurs agents s'infiltraient chez toutes les grandes Puissances, exploitant les sympathies slaves en Russie, les traditions de Gladstone en Grande-Bretagne, les intérêts politiques ou économiques en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en France, — quitte, pour la Bulgarie, à abandonner les unes et passer au camp opposé, procédé que les hommes politiques bulgares appellent : faire une politique pratique. Pendant ce temps, les Serbes, forts de leur droit, gardaient le silence. C'est ainsi que, partout en Europe, l'opinion publique, travaillée par les Bulgares, est en faveur de la Bulgarie. Cette croyance en son bon droit est si fort enracinée que les trahisons bulgares les plus manifestes n'ont pu dessiller les yeux des hommes politiques, ni même des savants européens.

Puisse la discussion Wendel-Rizoff ébranler cet échafaudage d'erreurs et dévoiler la vérité.

Nous cédon's la parole à M. Wendel et à son antagoniste.

DELEST.

(1) On emploie en Macédoine le verbe : *bougariti* pour dire se lamenter.

I

**Article de M. Hermann WENDEL,
Député au Reichstag.**

Le *Vorwärts* du 2 juillet, publie l'article suivant de M. Wendel, en le faisant suivre de cette remarque: « Nous publions cet article comme un document pour la discussion du problème balkanique tant débattu ».

Autour de la Macédoine.

La presse bulgare est exaspérée par l'attitude des socialdémocrates allemands dans la question macédonienne. Les représentants allemands à Stockholm se sont ralliés en général, en ce qui concerne la solution du problème balkanique, à la conception des socialistes autrichiens, qui ont en vue une entente entre la Serbie et la Bulgarie. Néanmoins, les annexionnistes bulgares, de même que nos pangermanistes affamés de territoires, ne veulent pas entendre parler d'une entente pareille, bien au contraire. Leur but de guerre, clair et simple, est ainsi formulé: *Toute la Macédoine, une bonne partie de la région de Pomoravlje, la Dobroudja et, outre cela, encore un corridor le long du Danube, qui créerait une frontière commune entre la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie.*

La socialdémocratie allemande ne peut pas adopter ces buts de guerre, sinon pour d'autres raisons, tout au moins parce qu'ils ne peuvent être réalisés que par *la violence*. La socialdémocratie allemande ne tend qu'à une paix basée sur des accords. Si les vœux bulgares étaient réalisés, la Serbie, comme un tronc dont les membres sont coupés, resterait impuissante, incapable de vivre, faible économiquement aussi bien que politiquement, abandonnée à la charité amère de ses voisins. Un tel dépeçage et une telle humiliation de leur malheureux allié ne pourraient être permis par les puissances de l'Entente, et avant tout par la Russie démocratique, que dans le cas où il ne leur resterait pas un souffle de vie. *La paix qui satisferait les vœux du nationalisme bulgare ne pourrait être écrite que par la pointe de l'épée victorieuse*. C'est ce qu'a constaté en souriant sournoisement le comte Reventlow lorsqu'il a opposé aux socialdémocrates allemands et à leur revendication d'une paix sans annexions, les socialistes bulgares et leur intention d'annexer la Macédoine.

*
**

Divisés en général en deux courants complètement différents, en « larges » et en « étroits », les socialistes bulgares sont aussi divisés dans la question de la Macédoine. Les « étroits », dont les chefs sont Kirkoff et Blagoïeff, sont partisans d'une paix sans annexions et attendent la solution de la question balkanique d'une fédération des républiques balkaniques. Cette république fédérative balkanique vogue, pour

le moment, dans un lointain nuageux : vouloir résoudre ainsi les questions actuelles, ressemble à vouloir consoler un homme affamé par des casseroles remplies de viande de l'État futur. Tandis que les « étroits » sont par trop théoriciens, les « larges » sont par trop pratiques. Ce groupe, conduit par Sakazoff et Sakaroff, a adopté, presque dans leur intégrité, les prétentions annexionnistes des partis bourgeois bulgares en les défendant presque par les mêmes raisons.

En tant que ces raisons sont de nature historique, on peut les rejeter sans hésitation aucune. Car si, au moyen âge, la Macédoine a appartenu une fois au Grand État Bulgare, elle a fait de même partie une fois d'un Grand État Serbe. En outre, la grande Bulgarie et la grande Serbie du moyen âge ont, avec les États nationaux modernes, la même communauté qu'a le Saint Empire romain de race germanique avec l'Allemagne d'aujourd'hui ; comme nous railons les pangermanistes lorsqu'ils justifient leurs revendications sur la Belgique et sur la France septentrionale et occidentale, par les frontières de l'État d'Otto I^{er}, de même, nous devons opposer aux Bulgares une fin de non-recevoir lorsque, dans la défense de leurs aspirations, ils en appellent aux frontières de Jean Assen II.

Les raisons ethnographiques sont plus importantes. Malheureusement, les hommes politiques de notre parti, dont très peu — de même que dans les autres partis — ont pu étudier en détail les questions balkaniques, sont obligés d'accepter plus ou moins, sans les soumettre à aucune critique, les arguments des partis

intéressés. En outre, l'étude de la composition de la Macédoine au point de vue national, est encore dans les langes. Dans l'état chaotique du régime turc, cette terre classique des exploits de bandes n'a pas été très propice à des tournées scientifiques et à des études faites en toute tranquillité. Les statistiques ethnographiques et les tableaux de la population macédonienne, dressés par les Serbes, les Bulgares et les Grecs n'ont été qu'une littérature de propagande, sans base scientifique. Ils ont été employés dans les luttes des nationalités comme des armes, de même que le fusil Mauser et la bombe des comitadjis. Ils ne démontrent rien parce qu'ils veulent trop démontrer. Cette appréciation vaut aussi pour la carte : « *La Bulgarie dans la Péninsule Balkanique en 1912* », qu'ont publiée en 1915, dans les *Peterman's Mitteilungen*, cinq savants bulgares : Ichirkoff, Miletitch, Tzoneff, Ivanoff et Romanski. Il n'est pas sans intérêt d'entendre ce que dit de cette carte un savant allemand impartial, le docteur *Otto Maull* (1) :

« Sur cette carte, les Slaves de Macédoine ont complètement disparu ; dans toute la Macédoine, il n'y a nulle part de Serbes ; en faisant exception de certaines enclaves turques, albanaises, grecques et valaques, tout le reste est devenu bulgare. Dans la Serbie orientale, les Serbes sont refoulés par les Bulgares au delà de la ligne importante du méridien qui s'étend de la vallée de la Morava jusqu'à Uskub, vers l'Occi-

(1) Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in München. Livre 10, Livrais-n 2, Décembre 1915.

dent. Il y a lieu de discuter scientifiquement ces nouvelles données, puisqu'elles touchent à des questions qu'il est très difficile de résoudre... Il est très difficile de trouver, même dans la littérature ethnographique du sud-est de l'Europe, un exemple analogue à ce que la coalition des ethnographes bulgares a fait, dans la lutte pour l'anéantissement, surtout contre les Grecs en Thrace. *La carte bulgare est l'expression exacte des rapports politiques actuels de l'alliance bulgare avec la Turquie — les Turcs sont très bien partagés dans cette carte — et de l'inimitié envers la Serbie et la Grèce... »*

C'est sur le terrain de cette carte *tendancieuse* que se sont placés les socialistes bulgares unifiés lorsqu'ils ont proclamé bulgare toute la Macédoine. Naturellement, de pareilles exagérations existent aussi dans le parti adverse : ainsi il existe une carte du professeur serbe Andonovitch, d'après laquelle les Serbes atteignent jusqu'aux portes de Salonique et, à l'Est, au delà de Sofia.

Ce ne sont pas seulement les savants qui sont aux prises dans la question de savoir si la population macédonienne est serbe ou bulgare : la population macédonienne elle-même n'est pas au clair dans cette question ! C'est ainsi qu'est de plus en plus en honneur l'opinion exprimée il y a un quart de siècle, pour la première fois à notre connaissance, par *Theobald Fischer*, et confirmée dès lors par toute une série de savants. Cette opinion est la suivante : *La majorité de la population macédonienne n'est ni serbe ni bulgare, mais formée seulement de Slaves du sud macédoniens sans une distinction plus ou moins marquée de senti-*

ment national. A la suite du régime turc séculaire, cette population a perdu sa conscience nationale d'autrefois, sans arriver, à cause de son manque d'instruction, à une nouvelle conscience nationale; elle lutte dans l'obscurité où se trouvent tous les peuples sans histoire, se dénommant, quand on l'interroge, aujourd'hui Serbe et demain Bulgare, sans être ni l'un ni l'autre et devenant l'un ou l'autre dès qu'elle a été atteinte par la propagande scolaire serbe ou bulgare; et dès qu'elle a appris à lire, elle a été incorporée au milieu culturel de l'un ou de l'autre peuple. Ces Slaves du sud sont donc un élément qui peut devenir serbe et bulgare. De par leur langue et leurs us et coutumes, ils peuvent se développer avec la même facilité, dans le milieu serbe que dans le milieu bulgare. Si donc on venait à tracer dans la région macédonienne une nouvelle frontière, cette frontière ne représenterait pas une *violence* nationale, étant donné que les Slaves macédoniens qui appartiendront à la Bulgarie deviendront, en quelques dizaines d'années, d'aussi bons Bulgares que ceux qui appartiendront à la Serbie deviendront de bons Serbes.

Ce fait suppose la possibilité d'une entente entre la Bulgarie et la Serbie; le plan du partage du butin que les États balkaniques avaient adopté en 1912 peut être pris comme point de départ d'une pareille entente. Car, dans ce cas, la Serbie déboucherait sur la mer par l'Albanie du Nord, près de Scutari, ou, pour mieux dire, près de St-Juan di Medua, étant donné que le passage du Drim à travers les montagnes Dinariques présente une issue naturelle à la mer par des régions serbes au nord de la Macédoine. La plaine

— 17 —
Luka Čelović

fertile de Monastir pourrait être cédée, comme il a été prévu en 1912, à la Bulgarie, tandis que la Serbie maintiendrait en sa possession Kossovo-Polié avec Skoplié (Uskub).

Cette base, esquissée dans ses grandes lignes, d'une paix fondée sur l'entente, pourrait recevoir l'approbation de tous les socialistes, s'ils veulent ne pas faire œuvre inutile et s'ils veulent réaliser une œuvre pratique pour la paix mondiale. Car, de même que la république balkanique fédérative comme condition de paix, proposée par les socialistes doctrinaires, ne représente, pour le moment, qu'un rêve et qu'un but qui vogue dans les hauteurs nuageuses, de même la paix bulgare réclamée par les socialistes unifiés, ne pourrait se faire qu'après de nouveaux sacrifices énormes en sang et en biens, sans pour cela arriver en fin de compte à boucher aucun cratère actif de la péninsule balkanique (1).

(1) Cet article de Wendel a été reproduit par l'*Arbeiter Zeitung* du 4 juillet.

II

**Réponse du Ministre bulgare à Berlin,
M. RIZOFF.**

C'est dans le numéro du *Vorwärts* du 8 juillet, que M. Rizoff a publié cette réponse à l'article précédent de M. Wendel. La rédaction du journal a fait précéder cette publication de la remarque suivante: « Nous communiquons cette réponse du ministre bulgare à l'article paru sous le titre: « Autour de la Macédoine », de notre camarade Wendel, à titre de document pour la discussion du problème macédonien ».

Dans son numéro du 2 courant, le *Vorwärts* a publié sous le titre: « Autour de la Macédoine », un article de M. Hermann Wendel qui appelle une réponse, d'autant plus qu'un écrit semblable du même auteur, réimprimé plus tard dans l'*Arbeiter Zeitung*, de Vienne, avait paru dans la revue hebdomadaire *Die Gloke*, — écrit qui a provoqué en Bulgarie un mécontentement général. Je prie en conséquence la rédaction, au nom de la vérité objective, d'accueillir favorablement cette réponse de ma part.

Pour des raisons faciles à comprendre, je laisserai de côté la question épineuse des « buts de guerre » de la Bulgarie; j'agirai de même en ce qui concerne les droits historiques des Bulgares sur la Macédoine. Je

ferai même davantage : je n'invoquerai ni les cartes ethnographiques bulgares, ni les statistiques bulgares.

Les Slaves de la Macédoine sont-ils des Serbes ou des Bulgares ?

C'est la question que M. Wendel traite particulièrement dans son écrit, en tendant à fournir des preuves qu'ils ne sont ni Serbes ni Bulgares, dans le but de renforcer ainsi sa thèse favorite, qui est que les Macédoniens peuvent aussi bien appartenir aux Serbes qu'aux Bulgares.

Je regrette d'être obligé de dire que poser cette question et la résoudre de la façon de M. Wendel, ne peut être le fait que de quelqu'un qui n'a jamais pénétré dans l'histoire de la Macédoine des soixante-dix dernières années ; de quelqu'un qui n'a jamais rien lu de la littérature moderne sur la Macédoine, qui n'a jamais jeté un coup d'œil sur une carte ethnographique de la Macédoine, autre que les cartes serbes ou bulgares récentes. Si M. Wendel avait fait tout cela, il n'aurait pu, en homme intelligent et honnête, écrire tout ce qu'il a écrit sur la Macédoine.

M. Wendel est victime d'une erreur lorsqu'il peut affirmer que les soi-disant « Slaves Macédoniens » ne sont ni Serbes ni Bulgares. J'exposerai ici brièvement les faits les plus connus, qui ne laissent aucun doute que la nationalité bulgare des « Slaves Macédoniens » est prouvée et reconnue depuis des siècles. Et ce qui ne laissera pas de surprendre M. Wendel, c'est le fait paradoxal que ce sont justement les Serbes qui furent les premiers à reconnaître le caractère bulgare des « Slaves Macédoniens ».

En voici des preuves :

Commençons par le fait historique que les rois serbes, pendant le court règne serbe en Macédoine, portaient le titre de « Roi des Serbes et des Bulgares ». Cela prouve manifestement que les rois serbes eux-mêmes considéraient leurs sujets macédoniens comme Bulgares.

Sur la demande de l'amiral russe, le prince Orlov, le dernier patriarche serbe d'Ipek, Wassili Brkitch, a composé, en 1771, une « *Description des provinces turques* ». Entre autres choses intéressantes, il y dit : « Les Bulgares étant plus nombreux que les Turcs dans toute la Macédoine, ces derniers parlent, outre le turc, le bulgare ».

Après Brkitch, ce fut Vouk Karadjitch (1787 à 1864), le créateur de la langue littéraire et de l'orthographe serbes, excellent ethnographe, philologue et historien serbe, qui confirma la nationalité bulgare des Slaves Macédoniens et même des habitants de la vallée du Timok, en Serbie.

Plus tard, l'historien serbe Dimitrié Davidovitch, a exposé dans son histoire serbe et sa carte ethnographique, publiées en 1848, que la Macédoine n'est pas habitée par des Serbes.

D'après la carte linguistique publiée en 1853, par le professeur serbe Dejarden (?), la Macédoine se trouve également « en dehors de la Serbie et des pays dans lesquels la langue serbe est parlée ».

Enfin, le prince régnant de Serbie, Mihaïlo Obréno-
vitch, et son gouvernement eux-mêmes, entamèrent, en 1866, des négociations avec « le Comité ré-

volutionnaire bulgare, à Bucarest », à l'effet de fonder un royaume yougoslave qui se composerait de la principauté de Serbie et de la principauté de Bulgarie (laquelle embrasse la Bulgarie du nord, la Thrace et la Macédoine).

Outre les Serbes, il y a toute une pléiade de savants des peuples civilisés de l'Europe qui, en étudiant les pays et les peuples, ont voyagé en Turquie et y ont vécu. Ils ont presque unanimement établi ce fait, incontestable, que la majorité chrétienne de la Macédoine est d'origine bulgare. Tous ces savants ont écrit leurs ouvrages entre 1840 et 1877, par conséquent à une époque où l'État bulgare n'existait pas encore, qui eût pu les influencer ou les amener, avec de l'argent, à adhérer à son point de vue. Ils sont des autorités chacun dans son domaine propre et le nom de presque tous se trouve dans les dictionnaires encyclopédiques. Je prends la liberté de citer les plus célèbres d'entre eux : Français : Pougueville, Consinéry, Ami Boué, Lejean et Elysée Reclus ; Allemands : Griesebach, Kiepert et le professeur Weigand ; Autrichiens : von Hahn et Karl Sax ; Anglais : Tozer, Mackenzie, Irby et Brailford ; Tchèques : Safarik, Erben, le professeur D^r K. Jirecek et le professeur Niederlé ; Russes : Grigorovitch, Hilferding, Makuchev, Mirkovitch, Teplov, Bachmakov, professeur Kondakov, professeur Derjeavine et le professeur F. Milioukov. M. Wendel peut trouver la plupart de leurs ouvrages à la Bibliothèque Royale de Berlin (Unter den Linden, 38) ; je me mets à sa disposition pour lui procurer les autres. Du reste, vers la fin de ce mois, paraîtra ici un atlas avec quarante documents

historico-ethnographiques et politiques sur le peuple bulgare, pour la plupart la reproduction des cartes des savants précités. M. Wendel pourra feuilleter cet atlas pour se rendre compte à quel point il a été induit en erreur en ce qui concerne la nationalité des Slaves de la Macédoine.

Outre par les déclarations impartiales et désintéressées d'hommes aussi considérés, la nationalité bulgare des soi-disant « Slaves de la Macédoine » est prouvée par des faits qui sont absolument convainquants d'une autre façon.

En première ligne, le fait historique : l'alphabet slave « cyrillique » a été composé par deux apôtres bulgare-macédoniens, Cyrille et Méthode, dont le peuple bulgare célèbre le souvenir comme saints et civilisateurs. Les frères Cyrille et Méthode ont converti au christianisme les Bulgares et d'autres Slaves. Tous leurs disciples, qui ont créé aux IX^e et X^e siècles l'ancienne littérature bulgare, furent des Bulgares, et la majorité d'entre eux furent des Bulgares de la Macédoine.

Lorsque, en 1018, l'empereur de Byzance Basile II soumit la Bulgarie, il reconnut l'indépendance de l'Église bulgare nationale. Le siège de l'Église bulgare se trouvait à Ochrida (Macédoine occidentale), et presque toute la Macédoine, une grande partie de l'Albanie, la Bulgarie et même la Serbie relevaient d'elle. Fondé en 1020, le patriarcat bulgare d'Ochrida a existé jusqu'en 1767, année en laquelle les machinations du Patriarcat de Constantinople le firent supprimer. Depuis cette époque et jusqu'à la création de l'Exarchat bulgare, les métropolitains grecs, dans

presque toute la Macédoine, portèrent des titres qui montrent qu'ils furent en même temps des métropolitites bulgares.

A l'époque moderne, la résurrection du peuple bulgare a commencé en Macédoine et sous l'influence des Bulgares de la Macédoine. C'est ainsi que le premier livre bulgare : « *L'Histoire du Peuple bulgare* » — par lequel cette résurrection fut marquée, — fut écrit en 1762 dans le monastère Hilendar (au Mont Athos, en Macédoine) par le moine bulgaro-macédonien Païssié. Et au début du XIX^e siècle, ce furent encore les Bulgares de la Macédoine qui composèrent les livres bulgares les plus anciens de l'époque nouvelle. Un Bulgare de la Macédoine a fondé, à Salonique, en 1840, la première imprimerie bulgare.

Au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, tout le peuple bulgare a entrepris la lutte pour sa délivrance du joug du patriarcat grec de Constantinople et pour la création d'écoles nationales bulgares. Les Bulgares de la Macédoine ont participé fraternellement à cette lutte, qu'ils menèrent avec plus d'acharnement encore que leurs frères de la Bulgarie et de la Thrace. Les Bulgares de la Macédoine qui habitaient temporairement Constantinople, constituaient la majorité des manifestants à la Sublime Porte contre le patriarcat grec. Cette longue et opiniâtre lutte se termina victorieusement en 1870, par la création de l'Exarchat bulgare. A la Constituante de l'Exarchat, presque toute la Macédoine fut représentée par des députés spéciaux ; parmi les métropolitites bulgares de cette époque, près de la moitié furent des Macédoniens. Curieux est le fait que la Serbie offi-

cielle a aidé à la création de l'Exarchat bulgare, dont l'autorité s'étendait également sur la Macédoine, alors que dans le même temps elle travaillait à ce que la Bosnie et l'Herzégovine restassent sous la juridiction du patriarcat grec.

Mais ce qui, dans ce débat, est d'une importance décisive, et est certainement ignoré de M. Wendel, c'est le fait suivant : la question des nationalités en Macédoine a été résolue par un plébiscite. Oui, par un plébiscite, par un vote véritable, officiel et rigoureux du peuple auquel le gouvernement turc fit procéder, sous le contrôle grec, entre 1870 et 1876 — par conséquent avant la création de l'État bulgare. Ce plébiscite eut lieu en application de l'article 10 du firman impérial par lequel l'Exarchat bulgare fut institué.

Dans la première partie de cet article, sont énumérés tous les diocèses bulgares qui avaient le droit d'avoir leur métropolite bulgare ; dans la seconde partie du même article, il est constaté que le droit à un métropolite bulgare appartenait également à tous les autres diocèses, s'il était établi par le vote du peuple que les deux tiers de la population chrétienne le demandaient. Et à la suite d'un tel vote du peuple, presque toute la Macédoine obtint le droit aux métropolites bulgares. J'attire l'attention de M. Wendel sur le fait très suggestif que ce plébiscite n'a pas seulement affirmé la majorité bulgare des « Slaves Macédoniens », mais qu'il a permis de constater que les deux tiers de la population chrétienne totale de la Macédoine sont bulgares. Les « Slaves Macédoniens » sont-ils Serbes ou Bulgares ? a demandé M. Wendel.

Peut-on trouver une preuve plus forte qu'ils sont Bulgares?...

Se basant sur toutes ces preuves et sur tous ces faits, la « Conférence Européenne » tenue à Constantinople en décembre 1876, et à laquelle prirent part toutes les grandes Puissances, a reconnu la presque totalité de la Macédoine comme une partie de la Bulgarie autonome. La ville et tout le département de Nisch, avec les villes de Pirot et de Vragnié, s'y rattachaient. Lorsque, en 1878, la guerre russo-turque prit fin, dans le traité de paix conclu entre la Russie et la Turquie, la Grande Russie, la protectrice actuelle de la Serbie, reconnut toute la Macédoine, à l'exception de Salonique, comme pays bulgare. En dépit de tout cela, la Serbie a pris part à la guerre actuelle comme alliée de la Russie, ce qui signifie qu'elle aurait émis autrefois des prétentions sur la Macédoine, si elle eût été sûre que ce pays fût habité par des « Slaves Macédoniens » et non par des Bulgares authentiques. (1).

Est-il besoin d'autres preuves? Il suffira peut-être que je mentionne ici encore deux ou trois faits importants qui réduisent à néant l'affirmation de M. Wendel.

De même que leurs frères de Bulgarie, les Macédoniens bulgares ont commencé en 1894 à combattre, par la parole et les actes, pour l'indépendance de la Macédoine, qui aurait pu servir de trait d'union aux États balkaniques; cette indépendance eût préparé l'alliance balkanique, à laquelle aspirent si ardemment

(1) Cette partie de l'article de M. Rizoff n'est pas claire.

les socialistes. Cependant, les Serbes se révélèrent les pires ennemis d'une telle autonomie. Pourquoi? Parce qu'ils sont convaincus que les Bulgares forment la grande majorité de la population de la Macédoine et que cette majorité ferait de la Macédoine autonome une province du type bulgare qui se réunirait plus tard à la Bulgarie, ainsi que le fit la Bulgarie Orientale (la Roumélie Orientale) en 1885. Ce fait n'établit-il pas d'une manière évidente que les « Slaves Macédoniens » sont Bulgares?

Et la révolution des Bulgares Macédoniens, en 1903, dans le département de Bitolj (Monastir), dans laquelle plus de 5.000 révolutionnaires périrent et plus de 200 villages furent détruits, que prouve-t-elle?

Et le traité d'alliance serbo-bulgare du 13 mars 1912, par lequel la Serbie a reconnu toute la Macédoine à la sphère bulgare, n'en exceptant qu'une partie au nord, marquée comme contestable, et dont le rattachement à l'un ou l'autre pays était laissé à la décision de la Russie, choisie pour arbitre? Peut-on, après ce traité, affirmer que les « Slaves Macédoniens » ne sont pas Bulgares?

Ce n'est pas encore tout.

Les Grecs qui, au cours des siècles, émirent des prétentions sur la Macédoine, n'ont jamais, eux non plus, reconnu l'existence des Serbes dans ce pays. Au contraire, ils ont toujours soutenu le point de vue que la Macédoine est habitée en majorité par des Grecs qui parlent bulgare, — par des Hellènes bulgarophones.

En réalité, c'est après la guerre serbo-bulgare de 1885, que les « Serbes » commencèrent à apparaître

en Macédoine. C'étaient de ces Bulgares qui reconnaissaient encore la juridiction de l'Église du Patriarcat grec. Ces gens, bien entendu, se recrutaient parmi les éléments les plus douteux; ils recevaient des consuls serbes à Uskub, Monastir et Salonique des appointements mensuels pour se déclarer Serbes. Les cadres de ces Serbes de nouvelle création, furent constitués par des Serbes venant du Royaume de Serbie et de la Vieille-Serbie (Kossovo Polié et Novi-Bazar). Le gouvernement du Sultan Hamid, qui craignait les Bulgares Macédoniens et voulait les affaiblir, accordait à ces « Serbes » son entière protection. Pour des raisons analogues, ils furent soutenus également par les Grecs. C'est ainsi que se formèrent les « Colonies serbes » en Macédoine. Lorsque tout cela fut organisé, apparut l'idéologue de la politique vieille-serbe, le professeur Cvijic, avec sa théorie des « Slaves Macédoniens », théorie que défend M. Wendel avec un zèle digne d'une meilleure cause.

III

Deuxième article de M. Hermann WENDEL

Le 26 juillet, le *Vorwärts* a publié un nouvel article de M. Hermann Wendel sur la question macédonienne, en réponse à la lettre publiée plus haut de M. Dim. Rizoff.

Voici cet article :

A la suite de mes écrits sur la question macédonienne, une véritable tempête d'indignation a éclaté dans la forêt des journaux bulgares; quelques journaux de Sofia ont pris une attitude aussi passionnée que si j'avais proposé le partage de la Bulgarie entre la Serbie, la Roumanie et la Grèce. A la vérité, je n'ai affirmé qu'un fait, à savoir que les socialistes doivent formuler dans les Balkans aussi leurs désirs d'une paix d'entente, que les aspirations bulgares sur toute la Macédoine et sur la vallée de la Morava ne peuvent être réalisées que par une paix de violence, et que, cependant, on pourrait arriver facilement à un accord pacifique entre la Bulgarie et la Serbie, en ce qui concerne la Macédoine contestée, étant donné que par leur manque de sentiments nationaux nettement définis, les Macédoniens ne seraient pas subjugués. Voilà pourquoi les Bulgares lancent des éclairs et des tonnerres. Le ministre bulgare à Berlin lui-même, D. Rizoff, est entré à son tour en lutte contre moi et

tout semble indiquer qu'il croit m'avoir écrasé par ses écrits publiés dans le *Vorwärts*.

Pourtant, hélas, je suis encore vivant. Car ce que M. Rizoff a pu dire contre moi, n'apporte rien de nouveau ni d'étonnant (quoique dans son article M. Rizoff exprime triomphalement qu'il pense le contraire). Ce que M. Rizoff a exposé, ce sont les raisons fanées et usées de la propagande bulgare, par-dessus lesquelles tout homme bien au courant de la question passe avec un sourire de compassion. Pour dissiper en même temps et immédiatement une erreur de Rizoff, je veux constater : que j'ai été en Macédoine et plus d'une fois, que je connais l'histoire de ce pays et la littérature qui s'y rapporte et que je sais en outre suffisamment les langues yougoslaves. Bien que M. Rizoff ne veuille plus me considérer comme un homme intelligent et honnête — ce qui semble résulter de ses propres paroles, — je pourrai du moins me consoler par la conviction que ma cause est meilleure que la sienne.

Car Rizoff ne se montre pas très fort lorsqu'il se livre à des jeux puérils comme le suivant :

Le fait historique que les rois serbes, pendant le règne serbe en Macédoine, ont porté le titre de roi des Serbes et des Bulgares, il l'emploie comme preuve que les rois serbes eux-mêmes ont considéré leurs sujets macédoniens comme Bulgares. Rizoff sait probablement lui-même que lorsque Stéphane Douchane a ceint, en 1346, à Uskub, la couronne de tsar des Serbes, des Grecs et des Bulgares, il tenait dans ses mains non seulement la Macédoine, mais aussi de grandes parties de la Bulgarie actuelle.

D'ailleurs, ces choses sont secondaires et de peu d'importance, d'autant plus que des preuves tirées du moyen âge ne peuvent en aucune façon exercer une action dans la cause de l'État du xx^e siècle. Malheureusement, les raisons que Rizoff puise dans l'Histoire moderne, ne sont pas de nature à nous convaincre davantage. Il est vrai qu'un profane peut être consterné lorsque le représentant officiel des intérêts bulgares en Allemagne lui déverse en abondance plus de vingt noms autorisés d'auteurs qui se sont soi-disant exprimés en faveur du caractère incontestablement bulgare de la Macédoine. Il convient de dire que cette affirmation n'est pas en complète harmonie avec un grand nombre des noms cités. Ainsi Safarick a reconnu qu'en Macédoine on parle un dialecte tout à fait différent de celui de la Bulgarie danubienne. Diederlé a constaté que la langue des Slaves Macédoniens représente un dialecte moyen entre la langue serbe et la véritable langue bulgare. Kondakov a même prouvé que tous les monuments cultureux slaves de la Macédoine, sauf une exception minime, sont d'origine serbe. Mais dans le cas même où l'on voudrait reconnaître à Rizoff la valeur de tous les noms qu'il cite, il affaiblit lui-même radicalement la portée des témoignages de ces auteurs en avouant que le plus récent de leurs ouvrages date de 1877. C'était en 1877 et nous sommes aujourd'hui en 1917. Il y a quarante, cinquante, soixante ans les Balkans et particulièrement la partie turque des Balkans, étaient géographiquement et surtout ethnographiquement un pays inconnu, et rien de ce qui a été mis alors sur le papier ou sur les cartes au sujet

du bulgarisme et du serbisme de la population macédonienne — cependant, déjà à cette époque des résultats ont été obtenus par des explorateurs impartiaux — ne peut tenir devant la critique des nouvelles études.

La grande idée du progrès a ouvert la voie même dans le domaine ethnographique et linguistique. Tandis que Baudoin de Courtenay, dans son « Précis sur les langues slaves », a défendu encore en 1884, l'opinion qu'entre les Polonais et les Russes, les Serbes et les Bulgares, les Polonais et les Slovaques, les Polonais et les Tchèques, il n'y a pas de dialecte de transition, le célèbre slavisant Jagié a prouvé vers 1890 que de pareils dialectes transitoires existent en établissant avant tout que tous les dialectes yougoslaves de l'Istrie au Pontus, représentent une chaîne unique composée de parties qui s'agencent les unes aux autres. Ainsi, dit-il, le dialecte macédonien représente la transition de la langue serbo-croate à la langue bulgare.

Cette découverte a servi de base aux études postérieures, qui aboutissent au résultat suivant : Aujourd'hui, on considère, en général, les Macédoniens comme les couches populaires slaves qui, arrêtées dans leur développement à la suite du servage séculaire sous les Turcs, sont en retard d'un très grand nombre d'années sur les Bulgares et sur les Serbes, soit dans leur conscience nationale, soit dans leur développement linguistique, et qui peuvent être incorporés à l'un ou à l'autre de ces deux milieux cultureux apparentés pour se coordonner alors facilement soit aux Bulgares soit aux Serbes. Voici, à l'appui de

cette thèse, quelques preuves fournies par des explorateurs impartiaux, non pas entre 1840 et 1877, mais à une époque plus rapprochée. Tandis que l'Autrichien Hron, déjà en 1890, ne voulait plus croire au caractère purement serbe ou purement bulgare des Macédoniens, son compatriote Sax déclaré que le dénombrement précis des Serbes en Macédoine est d'autant moins possible qu'il y a des Macédoniens slaves dont la différence ethnique est douteuse (1908).

Clumecky, Autrichien comme les deux premiers, a écrit en 1907 :

« Les éléments slaves de Macédoine, ont depuis longtemps déjà perdu le *caractère défini bulgare ou le caractère spécifique serbe*. La race et la langue ont été influencées au cours des siècles, de sorte que les Macédoniens sont devenus un mélange de peuples insuffisamment serbes, mais que les Bulgares ne pourraient réclamer pour eux et, d'un autre côté, pas assez Bulgares pour qu'ils ne pussent au besoin être considérés comme Serbes ».

L'Allemand Kanitz, parlant de nombreux Serbes chrétiens qui se trouvent sur le territoire entre Prilep et le lac d'Ochrida, dit :

« Parce qu'ils sont très mélangés avec les Bulgares et qu'on les considère eux aussi comme tels, et aussi parce qu'ils parlent un idiome mixte bulgare-serbe qui n'a pas encore été analysé avec assez d'impartialité, ces Serbes chrétiens sont réclamés par les Bulgares et par les Serbes » (1914).

Le célèbre byzantologue allemand — un expert des Balkans, — Heinrich Geltzer, s'exprime ainsi :

« Le spectacle des violentes controverses entre les savants slaves sur la question de savoir si certains cantons de la Macédoine orientale sont serbes ou bulgares, produit une impression irrésistiblement comique. *La population elle-même n'est pas à même de répondre à cette question.* Il n'y a surtout pas accord en ce qui concerne le sandjak occidental du vilayet de Monastir. Ceux même qui connaissent bien le pays discutent la question de savoir si les Slaves chrétiens de cette région appartiennent à la nation bulgare ou à la nation serbe » (1900).

Barbulescu, professeur de philologie slave à l'Université de Jassy, démontre que :

« Les Serbes ont autant de raisons d'affirmer que la langue macédonienne est une langue serbe que les Bulgares de le nier » (1912).

Enfin, l'auteur russe Alexandre Amfiteatrov dit, au sujet des Macédoniens, ce qui suit :

« Ce ne sont ni des *Serbes ni des Bulgares*, mais un peuple slave autochtone qui parle un langage simple ayant ses propres racines et qui possède ainsi toutes les conditions pour s'adapter à une langue plus développée capable d'exercer l'influence que la civilisation slave lui aura imposée. Les Macédoniens sont Bulgares dans les régions où il y a des écoles et des églises bulgares; ils sont Serbes dans les régions où l'instruction se trouve entre les mains des Serbes.

Ils pourraient de même, sous l'influence des éléments éducateurs religieux et économiques, devenir des Petits-Russiens, des Grands-Russiens ou des Polonais. Leur langue est un métal vierge qui acquerra facilement la forme du moule dans lequel on le coulera. Néanmoins, le moule doit être fait d'un métal analogue » (1912).

Pourquoi M. Rizoff passe-t-il si obstinément sous silence tous les linguistes et ethnologues qui se sont occupés de la question macédonienne après 1877? Pourquoi lui est-il impossible de citer ne fût-ce qu'un seul savant impartial que l'on pût prendre au sérieux et qui pourrait servir efficacement à prouver le caractère purement bulgare de la Macédoine ?

M. Rizoff a laissé partir de son arc encore une autre flèche, et il est naturel que cette flèche se soit retournée contre l'archer lui-même. La question de la nationalité des Bulgares en Macédoine a été réglée par le plébiscite. Cette affirmation rappelle très gentiment le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, seulement ceci aussi a plus d'un tranchant. Lorsque les Turcs, venant d'Asie, ont pénétré en Europe et subjugué la péninsule balkanique, leurs autocrates ont conclu avec les autocrates de l'église grecque un accord tacite pour asservir et exploiter les raïas slaves. Durant des siècles, les Slaves balkaniques ont été écorchés et tondus soit par les collaborateurs spirituels du patriarche œcuménique, soit par les collaborateurs temporels du padichah. La population slave pressurée et subjuguée, a chargé de toute sa haine en même temps les pachas et les popes orthodoxes, dont la conduite a manqué d'autant plus de retenue, qu'au

XVIII^e siècle ont disparu les derniers vestiges de l'indépendance ecclésiastique bulgare et serbe. Au fond, le mouvement bulgare du milieu du XIX^e siècle pour l'obtention d'une église propre, a eu le même sens que l'insurrection serbe du commencement de ce siècle, celui d'un mouvement contre l'exploitation par des maîtres étrangers, exploitation devenue insupportable; seulement l'insurrection a été dirigée contre le Sultan, tandis que le dernier mouvement a été dirigé contre le patriarche œcuménique. Grâce au tsarisme russe, qui a voulu faire des Bulgares un corps de garde dévoué dans les Balkans, les Bulgares sont arrivés au but et l'Exarchat bulgare a été créé en 1870, par un firman du Sultan. Est-il étonnant, dès lors, que, pendant le « vote national » qui a suivi la création de l'Exarchat, tous les Slaves, qu'ils se soient sentis Bulgares ou non — exploités et opprimés par la clique phanariote, — se soient déclarés pour l'Exarchat? *Des milliers et des milliers de Serbes de Turquie se sont rangés du côté du schisme car, en se rangeant du côté de l'Exarchat bulgare, ILS NE SE PRONONÇAIENT NI POUR L'ÉTAT BULGARE, qui, à ce moment n'existait même pas, NI POUR LA NATIONALITÉ BULGARE, mais seulement pour la liturgie slave dans l'église et contre l'exploitation par le patriarcat œcuménique.* Vouloir faire du plébiscite des Macédo niens, dans ce fait si simple, un plébiscite pour la Bulgarie de 1917, revient donc à dire une énormité!

En ce qui concerne le traité d'alliance serbo-bulgare du 13 mars 1912, la Serbie n'a jamais eu l'idée, comme l'affirme Rizoff, de reconnaître par ce traité toute la Macédoine comme zone bulgare. Dans ce

traité, la Serbie a reconnu explicitement aux Bulgares des droits seulement sur les régions A L'EST DE STROUMA ET DES RHODOPE comme région contestée; ce traité définit non pas une partie au nord, comme l'a écrit Rizoff, mais toute la région ENTRE SAR-PLANINA, LE LAC D'OCHRIDA, LA MER ÉGÉE ET LES MONTAGNES DE RHODOPE. La Serbie ayant été éloignée de la mer Adriatique par la Conférence des grandes Puissances, à Londres, elle a demandé la révision de ce traité en sa faveur. La Bulgarie n'ayant pas voulu reconnaître l'arbitrage du tsar stipulé dans le traité, la seconde guerre balkanique a alors éclaté. A la veille de la guerre mondiale, un diplomate bulgare très haut placé s'est exprimé dans les termes suivants, au sujet des fautes bulgares qui ont amené la catastrophe :

« La troisième faute que nous avons commise réside dans le fait que nous avons modifié le caractère originel de la guerre en faisant d'une GUERRE DE DÉLIVRANCE, UNE GUERRE DE CONQUÊTE, et en réclamant comme frontière orientale la ligne Rhodosto-Midia. Cette faute a créé dans le monde la légende que nous aspirons à l'hégémonie dans les Balkans — légende que les Serbes et les Grecs ont exploitée très habilement. Le monde s'est mis à s'étonner de ce que nous ne voulions faire aucune concession aux Serbes et aux Grecs en Macédoine, tandis que nous revendiquons toute la Thrace en étendant nos frontières jusqu'aux murs de Constantinople. Ces conceptions et ces tendances ont éloigné de nous tous les esprits libéraux en Europe ».

Ces paroles raisonnables paraîtront à Rizoff des paroles étonnamment connues. Et avec raison. C'est lui-même qui les a écrites et publiées.

Pour passer maintenant aux actes diplomatiques, Rizoff se souviendra sans doute aussi du traité secret de 1898, entre la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie. Par ce traité, l'Autriche-Hongrie avait promis de protéger la dynastie de Cobourg, et la Bulgarie s'engageait à s'arrêter, lors du partage de la Turquie d'Europe, à *la frontière occidentale de la Strouma et des montagnes de Rhodope*. Dans un traité secret similaire, en 1907, la Bulgarie s'est assurée pour elle-même, du côté de la Russie, une issue à la mer Égée, à la condition *de ne rien revendiquer des territoires à l'ouest de Strouma et des montagnes de Rhodope*.

Donc, tandis que les revendications bulgares d'alors étaient plus restreintes que ce que la Bulgarie pourrait obtenir aujourd'hui par une paix d'entente, les partisans de *la paix violente des Bulgares*, loin de se contenter même de la plaine pélagonique autour de Monastir, demandent pour eux TOUTE LA MACÉDOINE, LA VIEILLE-SERBIE, LA VALLÉE DE LA MORAVA, *pour arriver ainsi à travers l'Albanie, à la mer Adriatique*. Néanmoins, il existe pour la Bulgarie un besoin plus fort que celui de posséder Skoplié, Nich et Prizrend, et ce besoin, c'est la paix à laquelle aspire toute l'Europe et qui ne peut être ajournée par les buts de conquête d'aucun des partis.

IV

**Deuxième article de M. RIZOFF,
Ministre de Bulgarie à Berlin,
publié dans le "Vorwaerts" du 12 Août.**

La rédaction du *Vorwaerts* a accompagné la publication de cet article de la remarque suivante :

« Nous publions ces articles non point seulement pour remplir notre devoir d'hospitalité vis-à-vis du représentant diplomatique d'un peuple qui est notre allié, devoir compréhensible en soi, mais aussi pour leur valeur propre, car ils donnent aux publicistes allemands la possibilité de plonger leur regard jusque dans *le fond même de la politique bulgare* et de contribuer fortement à la solution d'un problème compliqué. Il n'est nécessaire de faire observer que le point de vue de M. le Ministre, vis-à-vis de la question générale de la paix d'entente, n'est pas non plus le nôtre. Nous ne voudrions aujourd'hui expliquer en détail que deux erreurs secondaires de M. le Ministre :

1° Les articles de Wendel n'ont été soumis à aucune censure, pas plus à la censure des autorités allemandes, qu'à celle de notre rédaction. Nous avons tout simplement publié les articles de Wendel sans rien demander à personne, en tant qu'expression de l'opinion d'un de nos collaborateurs les plus distingués ;

2° Comme écrivain politique, le camarade Wendel, dont la « gloire » n'est arrivée jusqu'aux oreilles de M. Rizoff qu'au cours de la dernière quinzaine, jouit depuis longtemps en Allemagne d'une renommée excellente et méritée.

Dans son numéro du 26 juillet, le *Vorwärts* publie encore un article de M. Wendel, comme réponse à ma réponse. M. Wendel est très fier d'avoir soulevé en Bulgarie, par ses articles, une véritable tempête et d'être devenu en deux semaines un homme célèbre. Je ne lui porte point envie pour ce triomphe. Malheureusement, j'ai le devoir désagréable de faire savoir à M. Wendel que la tempête provoquée en Bulgarie par ses écrits, ne doit être attribuée ni à la valeur intrinsèque de sa personne, ni à la valeur scientifique de ses conclusions (car en Bulgarie, *les arguments serbes sur la Macédoine* sont suffisamment connus). Si ses écrits ont eu un aussi grand retentissement en Bulgarie, et s'ils y ont même troublé beaucoup de gens, M. Wendel doit en savoir gré à d'autres causes.

M. Wendel est, en effet, *député allemand*; il faut ajouter à cela ces faits importants, que ses écrits ont passé par une censure de guerre très sévère et, surtout, que les grands organes de la presse allemande et autrichienne, sauf de rares exceptions, n'ont, en général, pas réagi contre ses écrits, permettant ainsi de conjecturer que le silence à leur sujet est approuvé en haut lieu.

La Bulgarie ayant été trompée en 1913 par ses alliés, la majorité des lecteurs bulgares ont attribué aux écrits de Wendel un caractère symptomatique, dans ce sens, que les cercles dirigeants en Allemagne et en Autriche se seraient servis d'un socialiste pour faire entendre aux Bulgares qu'ils devront réduire leurs prétentions territoriales, ou tout au moins pour préparer le terrain à cet effet. En ce qui concerne les intellectuels bulgares, ils ont été surpris de l'indiffé-

rence des peuples de l'Allemagne et de l'Autriche à l'égard des « buts de guerre de la Bulgarie ». On devient si méfiant dans les Balkans. C'est à ces circonstances que M. Wendel est redevable de sa gloire inattendue et douteuse. Ce sont là les causes pour lesquelles la presse bulgare a été si émue et pour lesquelles je me suis décidé moi-même, contrairement à mes habitudes, à répondre, pour la dernière fois, à M. Wendel.



M. Wendel est un polémiste singulier. Sur mes vingt arguments pour prouver la nationalité bulgare des « Slaves Macédoniens », il a tenté d'en réfuter seulement trois, qu'il a sans doute considérés comme les moins forts, tandis qu'il a passé les autres sous silence, les a rejetés en bloc ou remplacés — les derniers — par ses arguments propres. M. Wendel a évidemment appris par cœur l'*Éristike* de Schopenhauer.

À mon affirmation, que les rois serbes s'intitulaient pendant leur règne en Macédoine : « Roi des Serbes et des *Bulgares* » parce qu'ils considéraient les Macédoniens comme des Bulgares, M. Wendel répond que les Bulgares étaient mentionnés dans les titres des rois serbes uniquement parce que certaines provinces de la Bulgarie faisaient partie intégrante de leur État — ce qui fut, par exemple, le cas de l'Empire de Douchane, le plus grand souverain serbe. Cet argument est, pour me servir d'un euphémisme,

Dans son numéro du 26 juillet, le *Vorwärts* publie encore un article de M. Wendel, comme réponse à ma réponse. M. Wendel est très fier d'avoir soulevé en Bulgarie, par ses articles, une véritable tempête et d'être devenu en deux semaines un homme célèbre. Je ne lui porte point envie pour ce triomphe. Malheureusement, j'ai le devoir désagréable de faire savoir à M. Wendel que la tempête provoquée en Bulgarie par ses écrits, ne doit être attribuée ni à la valeur intrinsèque de sa personne, ni à la valeur scientifique de ses conclusions (car en Bulgarie, *les arguments serbes sur la Macédoine* sont suffisamment connus). Si ses écrits ont eu un aussi grand retentissement en Bulgarie, et s'ils y ont même troublé beaucoup de gens, M. Wendel doit en savoir gré à d'autres causes.

M. Wendel est, en effet, *député allemand*; il faut ajouter à cela ces faits importants, que ses écrits ont passé par une censure de guerre très sévère et, surtout, que les grands organes de la presse allemande et autrichienne, sauf de rares exceptions, n'ont, en général, pas réagi contre ses écrits, permettant ainsi de conjecturer que le silence à leur sujet est approuvé en haut lieu.

La Bulgarie ayant été trompée en 1913 par ses alliés, la majorité des lecteurs bulgares ont attribué aux écrits de Wendel un caractère symptomatique, dans ce sens, que les cercles dirigeants en Allemagne et en Autriche se seraient servis d'un socialiste pour faire entendre aux Bulgares qu'ils devront réduire leurs prétentions territoriales, ou tout au moins pour préparer le terrain à cet effet. En ce qui concerne les intellectuels bulgares, ils ont été surpris de l'indiffé-

rence des peuples de l'Allemagne et de l'Autriche à l'égard des « buts de guerre de la Bulgarie ». On devient si méfiant dans les Balkans. C'est à ces circonstances que M. Wendel est redevable de sa gloire inattendue et douteuse. Ce sont là les causes pour lesquelles la presse bulgare a été si émue et pour lesquelles je me suis décidé moi-même, contrairement à mes habitudes, à répondre, pour la dernière fois, à M. Wendel.



M. Wendel est un polémiste singulier. Sur mes vingt arguments pour prouver la nationalité bulgare des « Slaves Macédoniens », il a tenté d'en réfuter seulement trois, qu'il a sans doute considérés comme les moins forts, tandis qu'il a passé les autres sous silence, les a rejetés en bloc ou remplacés — les derniers — par ses arguments propres. M. Wendel a évidemment appris par cœur l'*Eristike* de Schopenhauer.

À mon affirmation, que les rois serbes s'intitulaient pendant leur règne en Macédoine : « Roi des Serbes et des *Bulgares* » parce qu'ils considéraient les Macédoniens comme des Bulgares, M. Wendel répond que les Bulgares étaient mentionnés dans les titres des rois serbes uniquement parce que certaines provinces de la Bulgarie faisaient partie intégrante de leur État — ce qui fut, par exemple, le cas de l'Empire de Douchane, le plus grand souverain serbe. Cet argument est, pour me servir d'un euphémisme,

erroné. M. Wendel s'en convaincra lui-même s'il examine la carte de l'État de Douchane dans l'*Histoire du peuple serbe*, du professeur Stanoyé Stanoyovitch. Il y verra qu'aucune partie de la Bulgarie n'a appartenu à l'État de Douchane.

A ma recommandation de lire la riche littérature sur l'ethnographie de la Macédoine, dont les auteurs — des hommes compétents, des savants de tous les peuples civilisés — ont étudié la question à fond dans le pays même, M. Wendel oppose qu'on ne peut prouver la nationalité des Macédoniens du xx^e siècle par des faits des siècles passés. Cette manière d'attestation renverse toute l'histoire mondiale, car chaque peuple a son origine historique. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est que M. Wendel, en procédant ainsi, semble ne pas se rendre compte de la valeur que possède, en tant que témoignage impartial, tout ce qui a été écrit sur la nationalité des « Slaves Macédoniens » antérieurement à l'exposé des prétentions bulgares, serbes et grecques à la possession de la Macédoine.

Est-il vraiment possible que M. Wendel ne saisisse pas la valeur de ces témoignages si importants ? Au lieu de plonger dans cette littérature, il ne cite que des auteurs inconnus ou des politiciens insignifiants, qui manquent de compétence pour traiter cette question. Il cite, enfin, le correspondant bien connu du journal russe *Novoïé Vrémia*, A. Amfiteatrov, qui a écrit sur la nationalité des Macédoniens pour des raisons sur lesquelles M. Wendel pourra se renseigner confidentiellement auprès de M. Pachitch.... Chose plus étrange encore, M. Wendel me reproche

à moi de n'avoir cité sur ce sujet aucun écrivain de date récente, parce qu'ils sont tous contre la thèse bulgare.

Ceci ne correspond pas à la vérité. Voici le nom de presque tous les savants et spécialistes des questions balkaniques qui ont, au cours des quarante dernières années, c'est-à-dire depuis 1877, écrit ou parlé de la Macédoine. Ils ont tous reconnu le caractère nettement bulgare de ce pays.

En 1878, un personnage considérable, le prince de Bismarck lui-même, répondant à une question de Bennigson sur l'ethnographie du peuple bulgare, a prononcé en plein Reichsrat ces fameuses paroles :

« L'état ethnographique de la Bulgarie, tel que je le connais d'une source authentique et tel qu'il ressort de la meilleure carte de Kiepert, est celui-ci : les colonies du peuple bulgare, ininterrompues par d'autres nations, vont à l'Ouest jusqu'au delà de Salonique et s'étendent à l'Est, interrompues par des éléments turcs insignifiants, jusqu'à la Mer Noire ».

En 1885, le géographe russe A.-F. Rittich;; en 1888, le professeur belge E. de Laveleye dans son ouvrage sur la Péninsule Balkanique; en 1890, la « Société slave de bienfaisance », à Pétrograd (dont le registre des membres montre des noms tels que Lamanski, Paljmov, Korabjev, etc.), dans sa « Carte Ethnographique des Peuples slaves »; en 1891, le professeur polonais à Lvov, A. Kalina, dans son ouvrage célèbre sur l'Histoire de la langue bulgare (deux volumes); en 1883, le professeur russe A.-P. Lavrov, dans son étude sur la langue bulgare; en

1896, le slavisant et linguiste slovène V. Oblak, élève du professeur Jagic, qui a voyagé en Macédoine dans le but d'étudier la langue des « Slaves Macédoniens » ; en 1898, le professeur allemand de Leipzig, G. Weigand, qui a également visité la Macédoine en touriste en étudiant les Macédoniens valaques ; en 1899, le consul français à Monastir, Max Choublier ; en 1900, le professeur russe, P.-N. Milioukov (premier ministre des affaires étrangères après la révolution) qui a, à deux ou trois reprises, voyagé en Macédoine et qui a écrit deux ouvrages sur ce pays et ses rapports avec les Serbes et les Bulgares ; en 1904, l'Anglais H.-N. Braïlsford, qui a séjourné plusieurs mois en Macédoine ; en 1905, le publiciste russe A. Bachmakov, qui a longuement parcouru la Macédoine et a écrit sur ce pays ; en 1906, le slavisant russe, professeur Florinski, dans son ouvrage sur la race slave ; en 1901 et 1908, le slavisant tchèque, professeur Niederlé, dans ses ouvrages sur la question macédonienne et les Slaves contemporains ; en 1909, le professeur russe Kondakov, qui a également été en Macédoine et qui a écrit un ouvrage devenu célèbre ; en 1910, l'Anglais Arthur Evans ; en 1914, le slavisant russe, professeur N. Derjavine ; enfin, pour ne pas allonger trop la liste, le slavisant français, professeur Louis Léger, qui a écrit plusieurs ouvrages sur les Tchèques et les Slaves de la Save et du Danube et qui a eu le grand courage civique de déclarer publiquement, en 1916, à la face des Serbes, alliés de la France, que la Macédoine est bulgare.

Toute cette compagnie de savants, slavisants et publicistes de presque tous les peuples d'Europe, a con-

firmé dans ses écrits que *les « Slaves Macédoniens » sont des Bulgares.*

Mais la partialité de M. Wendel pour les Serbes va si loin, qu'il s'efforce même à ôter de sa valeur au vote opéré par le peuple en Macédoine, sous les Turcs et sous le contrôle grec, vote qui eut pour résultat que *les deux tiers des habitants chrétiens de la Macédoine ont déclaré être des Bulgares.* M. Wendel se permet d'affirmer que dans ce vote du peuple, les Serbes Macédoniens ont voté avec les Bulgares pour se débarrasser du joug des prêtres grecs. Je regrette de devoir dire à M. Wendel qu'une telle injure (?) est indigne d'un député allemand. J'invite M. Wendel à me citer le nom d'un seul Serbe Macédonien qui ait reconnu l'Exarchat bulgare ! Du reste, il peut profiter de cette occasion pour lire la brochure de l'ancien ministre président serbe, Sava Grouitch : « *Comment fut créé l'Exarchat bulgare* ». Il apprendra dans cet ouvrage que la Serbie officielle a lutté pour empêcher que les diocèses serbes de Kossovo-Polié et en Herzégovine ne soient réunis à l'Exarchat bulgare, mais que cette même Serbie n'a pas protesté contre la réunion de la Macédoine à l'Exarchat, ni contre la mention qui fut faite des diocèses de Nisch et de Pirot, dans le firman impérial, comme de diocèses éminemment bulgares.

Pour défendre les prétentions serbes en Macédoine. M. Wendel répète la fable serbe que la « zone contestée » dans le traité d'alliance serbo-bulgare de 1912, embrasse toute la Macédoine. Il est incompréhensible que M. Wendel ait pu se laisser prendre à cette invention enfantine, le traité sus-mentionné

ayant été publié dans le journal français le *Matin* du 24 novembre 1913, et M. Wendel ayant pu y voir que la « zone contestée » dont il fut alors question, ne comprend que le district d'Uskub (avec les villes d'Uskub, Koumanovo et Tétovo) et les contrées de la Macédoine du nord-ouest (avec les villes de Dibra et Strouga). Du reste, dans le rapport de la Commission Carnegie, qui a fait procéder en 1913 à une enquête dans les Balkans, on peut trouver l'analyse de ce traité avec une carte de la zone contestée. Ce rapport est publié dans un fort volume en anglais, français et allemand. Si M. Wendel n'accorde créance qu'aux Serbes, je lui recommande la lecture d'un écrit du professeur Cvijic dans le tome du mois d'octobre 1912 de la revue anglaise *Review of Reviews*, qui confirme ce que j'ai exposé plus haut.

Sur un seul point, M. Wendel semble avoir raison : c'est lorsqu'il dit que les « Slaves Macédoniens » auraient pu être assimilés par les Serbes s'ils étaient devenus des sujets serbes. C'est vraisemblable et même plus, c'est très possible, si l'on considère les nouvelles méthodes d'assimilation des États modernes, spécialement de la Serbie, dont les mesures draconiennes en Macédoine depuis 1913 sont, à cet égard, bien connues. Mais, je pose à M. Wendel cette question : quel est le peuple qui, sous la domination étrangère, ne peut être assimilé dans la suite des temps ? Que sont devenus les Italiens de Nice et de la Savoie qui, en 1858, furent adjugés à la France ? Pour ne pas parler des processus d'assimilation qu'on peut trouver en abondance dans l'histoire mondiale, les États-Unis d'Amérique, où l'on a formé,

sans contrainte directe, des nationalités les plus disparates, une unité nationale, offrent un exemple typique de cette assimilation. En ce qui concerne les « Slaves Macédoniens », la question n'est pas de savoir s'ils peuvent devenir Serbes ou Bulgares : il s'agit de savoir ce qu'ils sont aujourd'hui et ce qu'ils veulent être. A cette question, il n'y a qu'une réponse : ils sont Bulgares et ils veulent rester Bulgares.

M. Wendel me surprend en me révélant l'existence d'un traité entre l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie, conclu en 1898, et d'un autre traité avec la Russie, de 1907. Je déclare catégoriquement que j'ignore tout de ces traités et que je les considère comme une invention serbe. Cependant, ce que je sais de façon absolument certaine, c'est qu'aucun homme d'État bulgare n'a pu apposer sa signature au bas de traités par lesquels les montagnes de Rhodope et la Strouma seraient considérées comme les frontières occidentales de la Bulgarie, vu que, pour tout Bulgare, l'abandon de la Macédoine équivaut à la haute trahison, à une trahison du pays de la pire espèce.



Comme je veux finir aujourd'hui avec M. Wendel, je suis obligé de toucher également à la question politique, qu'il a mise en avant, à savoir : que nous, Bulgares, devons nous entendre avec les Serbes, puisque la paix est plus indispensable à la Bulgarie que la possession des vieilles villes — Skoplié, Nisch et Prizrend.

Avant de prendre une attitude vis-à-vis de ce conseil débonnaire, j'ai le droit moral de demander à ce bon M. Wendel pourquoi il n'a pas élevé sa noble voix en 1913 et pourquoi il n'a pas donné le même conseil à la Serbie.

Car, dans ce cas, la seconde guerre balkanique eût été évitée et avec elle l'injuste traité de Bucarest, qui provoqua la guerre actuelle... On m'assure qu'à ce moment, M. Wendel se trouvait auprès du Grand Quartier Général serbe, en qualité de correspondant de journaux, donc justement en situation favorable pour faire entendre à ses amis la voix de la paix. M. Wendel a-t-il oublié, alors, son devoir de socialiste et de pacifiste?... Ou bien son pacifisme n'entre-t-il en action que lorsqu'il s'agit de persuader aux Bulgares de faire la paix en cédant une partie de la Macédoine aux Serbes? Ce procédé me paraît partial et peu sincère... Mais, passons plutôt à d'autres sujets.

La paix, certes, est nécessaire à la Bulgarie, ainsi qu'à tous les pays belligérants et même aux États neutres. Tout le monde a assez de la guerre meurtrière qui vient d'achever sa troisième année. Mais, après d'aussi effroyables hécatombes, le gouvernement d'aucun des États belligérants n'osera conclure la paix sur la base du *statu quo ante bellum*, sauf le cas où une telle paix lui serait imposée. Car, il n'est pas difficile de se représenter quelle lourde responsabilité incomberait alors à tous ceux qui sont entrés dans cette guerre et qui la continuent sans être sûrs de la victoire. C'est la raison pour laquelle la « paix d'entente » est impossible aussi longtemps qu'un des grands États belligérants ne sera pas devenu inca-

puble de poursuivre la lutte. Je crois que la Russie cédera la première. Mais, que ce soit la Russie ou une autre puissance, le renversement d'un des grands États belligérants sera le prélude de la paix. C'est là ma ferme conviction. Je suis persuadé que les socialistes allemands et mes amis personnels Erzberger et Theodor Wolff sont victimes dans cette question d'illusions très nobles, mais dangereuses.

En ce qui concerne la Bulgarie, il ne faut pas oublier qu'elle n'est point entrée dans la guerre pour défendre ses possessions antérieures, qui ne furent menacées d'aucun côté. Au contraire, on sait que l'Entente avait promis à la Bulgarie des compensations territoriales pour sa seule neutralité. Mais la Bulgarie n'a pas pu rester neutre, comme elle n'a pas pu marcher avec l'Entente, se trouvant dans l'obligation absolue de résoudre les deux problèmes dont dépend son existence : réaliser son union nationale et empêcher la Russie de s'installer à Constantinople. Ce double objectif cependant, qui constitue les buts de guerre de la Bulgarie, ne pouvait être atteint par l'alliance avec la Russie, la Serbie, la Roumanie et la Grèce de Venizelos. Et c'est justement à cause de cela que la Bulgarie est, loyalement et sincèrement, entrée en guerre aux côtés de ses alliés actuels. Lorsqu'elle le fit, elle était pleinement consciente de la gravité de sa décision. Mais elle comprenait également qu'elle serait bien plus exposée, après la fin de la guerre, au danger d'être encerclée par la Russie établie à Constantinople, une Serbie deux fois plus grande, la Roumanie et la Grèce, ce qui signifierait pour elle : la vassalité de demain et la perte de l'indépen-

dance nationale et de l'État dans un avenir très rapproché. Maintenant que la Russie révolutionnaire a abandonné ses prétentions sur Constantinople et que la Bulgarie — grâce au puissant secours de ses grands alliés et grâce aux sacrifices extraordinaires en biens et en sang qu'elle seule a supportés — a réalisé son union nationale, il serait naïf et, en même temps, cruel de lui recommander une paix conclue sur la base du *statu quo ante bellum*. Encore moins peut-elle entrer en négociations avec la Serbie. Puisque le voyage dans les Balkans de M. Wendel a été consacré exclusivement aux Serbes, il doit savoir que le traité d'alliance serbo-bulgare de 1912 fut la troisième et dernière tentative de la Bulgarie pour s'entendre avec la Serbie. Après la félonie de 1913, lorsque la Serbie se mit d'accord avec Venizelos dans le but de spolier la Bulgarie, toute conversation politique entre ces deux pays est exclue tant que les générations actuelles des deux États vivront, tant qu'elles ne seront pas remplacées par de nouvelles générations qui naîtront après cette guerre.

Je prie M. Wendel de me croire lorsque je lui dis que la Bulgarie n'est pas en état de faire les trois choses suivantes : négocier avec la Serbie, trahir ses alliés, renoncer, cette fois-ci définitivement, à son union nationale. Et même si elle était capable de suivre l'exemple lâche et poltron de l'Italie, de la Roumanie et de la Serbie en 1913, même dans ce cas-là, elle ne traiterait pas avec la Serbie mais avec l'Entente. Les Puissances de l'Entente languissent tant après une victoire sur l'invincible et victorieuse Allemagne, qu'elles n'hésiteraient pas à donner à la Bul-

garie tout ce qu'elle demande pour son union, à seule fin de couper ainsi la route Berlin-Vienne-Constantinople et de faire revenir la Russie à son ancien amour, Constantinople. Mais je le répète : La Bulgarie est incapable de commettre une telle infidélité. Mais, elle est capable de ne céder ni devant les ennemis, ni devant les amis qui lui conseillent d'arracher des parties de son corps national pour les jeter aux Serbes, aux Roumains et à M. Venizelos. Tout Bulgare est convaincu que cette guerre est la dernière grande guerre européenne et que la Bulgarie y joue son dernier atout. La Bulgarie n'aspire, Dieu merci, à aucune hégémonie, ni aux territoires des autres nations. Elle a, en conséquence, le droit de pouvoir compter, à cet égard, sur la collaboration illimitée de ses alliés, collaboration dont personne en Bulgarie n'a douté au cours de cette guerre. De son côté la Bulgarie fera tout ce qui est en son pouvoir pour disposer à la fin de la guerre de la puissance militaire nécessaire pour achever de réaliser ses buts de guerre.



Le lecteur allemand, juste et attentif comme il est, me pardonnera le réalisme de cet écrit. Car je suis, moi-même, un Macédonien, et nous, Macédoniens, nous aimons notre Mère Patrie de l'amour puissant et nerveux des orphelins qui ont longtemps vécu dans la misère et ont mangé avec leur infortuné mère, un pain trempé de larmes. Nous avons passé dans le

deuil presque toute notre existence, ayant sous les yeux le spectacle de notre fidèle martyre ensanglantée et mutilée, et à son cri nous accourons tous et nous la défendons de toutes nos forces, *unquibus et rostro*, comme le diraient les Latins. Nous ne pouvons écrire d'elle qu'avec « le suc de nos nerfs », comme dirait Bœrne, et nous oublions quelquefois que nous sommes des diplomaties actifs.

Ceci est ma dernière réponse à M. Wendel.

V

Troisième article de M. Hermann WENDEL

Le *Vorwärts* du 4 septembre, publie l'article suivant, dû à la plume du député Hermann Wendel, en réponse à l'article ci-dessus reproduit du ministre bulgare Rizoff. La rédaction du *Vorwärts* accompagne l'article de Wendel de cette remarque :

« Par cet article, nous terminons la discussion au sujet de la question macédonienne. Il est vrai que M. Stresemann, estimant sans doute que la censure n'est pas suffisante, a déclaré à la Commission générale du Reichstag que le parti socialdémocrate devrait interdire la publication des articles de Wendel. Mais cela ne peut nous empêcher de donner encore une fois la parole à notre collaborateur, attaqué par le ministre Rizoff ».

Il m'est bien désagréable de m'occuper encore une fois ici de M. le ministre *Rizoff*, qui a poussé jusqu'à l'absurde le vieil adage suivant lequel les diplomates ont une langue pour cacher leur pensée, et qui n'a pas fait de son cœur un « abri d'assassins » (*Mördergrube*). Que pourrait d'ailleurs faire un socialiste, dont le souci le plus pressant et le plus urgent est la fin de cette effroyable effusion de sang, avec un nationaliste qui ne considère la paix comme possible que lorsqu'un des adversaires sera terrassé, et qui ne peut pas se faire à l'idée d'un état de choses basé sur le

maintien du *statu quo ante*? C'est avant tout son affaire, mais ensuite un peu la nôtre que de savoir comment M. Rizoff se propose de mettre ses conceptions en harmonie avec les déclarations des gouvernements et des parlements en Allemagne et en Autriche-Hongrie, qui se sont déclarés partisans d'une paix honorable pour tous les partis et d'une réconciliation durable entre les peuples.

Mais il ne faut plus parler ici de ces choses, et je suis loin de vouloir suivre le mauvais exemple de Rizoff en me montrant personnel, étant donné que je n'en ai nul besoin. M. Rizoff se trompe étrangement lorsqu'il croit et affirme que, sur ses vingt « preuves » concernant le bulgarisme des Slaves Macédo-niens, je n'en ai choisi que trois parmi les plus faibles pour les réfuter. Ah ! ces vingt « preuves » me rappellent les naïfs citoyens d'Arras envoyant aux portes de leur ville pour recevoir solennellement Louis XIV, des représentants qui, en les ouvrant au roi, lui dirent : « Nous aurions volontiers salué Votre Majesté par des coups de canon, mais nous avons soixante-douze bonnes raisons de ne pas le faire. La première c'est que nous n'avons pas de canons. La seconde.... » — « Halte ! » dit le roi. La première me suffit et je vous fais grâce des soixante-onze autres. » Si l'on pouvait, au moins, dire quelque chose de semblable de la première ou de l'une de ces vingt « preuves » de M. Rizoff ! Mais toutes ensemble et chacune en particulier étaient si peu sûres et si fragiles, que sur le nombre je n'en ai choisi que trois, non les plus faibles, mais les plus fortes, celles dont M. le Ministre était particulièrement fier. Je me suis arrêté précisé-

ment à ces raisons pour démontrer que son point de vue est insoutenable.

Pour toucher encore une fois en passant, au tsar Stephane Douchane, M. Rizoff a considéré qu'il peut prouver le bulgarisme des Macédoniens au XIV^e siècle, par le titre de Douchane, « Tsar des Serbes et des Bulgares ». Mais ce n'est ni parce qu'il a conquis la Macédoine, ni parce qu'il a considéré qu'en conquérant les Slaves Macédoniens il conquerrait les Bulgares, que le tsar Stephane Douchane s'est attribué le titre de tsar des Bulgares, car la conquête des régions slaves de la Macédoine remonte à une époque antérieure à 1335, tandis que le titre de tsar des Bulgares a été employé pour la première fois dix ans plus tard; il peut s'expliquer par le rapport d'alliance ou de vassalité dans lequel la Bulgarie était alors vis-à-vis de la Serbie. Autrement il serait incompréhensible que le patriarche de Tirnovo eût participé à l'acte par lequel le tsar serbe a ceint la couronne impériale.

Mais laissons les morts en paix; c'est la nouvelle époque, la nôtre, qui doit jouer un rôle décisif. Ma constatation du véritable sens de ce « vote national » pour l'Exarchat bulgare, vers 1870, fâche terriblement M. Rizoff, et cela parce que cette constatation est irréfutable. Il ne peut trouver d'autre issue que de m'adresser l'invitation étonnante à « citer le nom d'un seul Serbe macédonien qui ait reconnu l'Exarchat bulgare ». C'est comme si quelqu'un demandait qu'on lui montre un électeur socialdémocrate appartenant à la bourgeoisie, dans l'affirmation insoutenable que, vers 1870, ce ne sont pas les seuls ouvriers qui ont voté pour les candidats socialdémocrates au

Reichsrat. Je n'ose pas, pour étayer mon opinion, m'en référer à Vladan Georgevitch (car il va de soi que tous les Serbes sont des menteurs impudents, comme tous les Bulgares sont des gens épris de vérité!), qui dit dans son ouvrage sur la révolution turque (Leipzig, 1908), en parlant de cette époque, qu'alors « des milliers et des milliers de Serbes ottomans ont passé au schisme bulgare uniquement pour obtenir la liturgie slave dans leur église. Ces Serbes ottomans agissaient ainsi d'autant plus volontiers que les noms bulgare et serbe n'avaient alors aucun sens de différenciation nationale, mais étaient employés pour désigner les frères de deux provinces différentes ».

Peut-être le russe *Durnovo* est-il plus sûr? Dans ses études sur la Macédoine (Moscou, 1898), il dit :

« Quiconque était adversaire du patriarcat œcuménique a voté alors pour l'Exarchat *sans tenir compte de son origine bulgare, serbe, valaque, ou albanaise*. Certains ont voté en faveur de l'Exarchat pour des motifs d'intérêt commercial ou parce qu'ils ont été intimidés. *Mais dans aucun cas les chiffres des votants pour l'Exarchat ne donnent la mesure de la force de la nationalité bulgare en Macédoine* ».

Ou si un explorateur allemand des Balkans peut paraître plus sûr, je vais citer *Grothe* qui, dans son ouvrage *Sur le Sol Turc* (Berlin, 1903), a dit :

« Le fait que, pendant le vote ecclésiastique de 1872, deux bons tiers des chrétiens de race slave se

sont prononcés pour l'Exarchat bulgare, *ne signifie pas qu'ils se sont reconnus comme Bulgares* »).

D'ailleurs celui qui n'est pas d'accord avec les conceptions bulgares est, pour Rizoff, un « homme inconnu » ou un « politicien insignifiant ». Il est pourtant nécessaire de *dire aussi clairement que possible que l'on éprouve une impression nettement insupportable lorsque le représentant d'un peuple, représentant actif, mais qui n'a cependant donné aucun ouvrage scientifique considérable, met de côté avec mépris des hommes tels que le géographe Théobald Fischer, le byzantologue Henrich Geltzer, l'explorateur des Balkans Félix Kanitz, l'historien Karl Sachs, comme des gens inconnus, parce que leurs témoignages ne sont pas à l'appui de sa thèse.*

Mais ceux que *Rizoff* cite comme ses principaux témoins, sont-ils des autorités de premier ordre? Il s'en rapporte même à Bismarck, que sans doute il aurait pu sagement omettre, car le premier chancelier d'Allemagne, non seulement n'a été aucunement slavisant ni explorateur des Balkans, mais a montré à côté de cela un intérêt et une compréhension très minimes en ce qui concerne « les fragments de nationalités qui peuplent la presqu'île Balkanique ». Quant aux Bulgares spécialement, le premier chancelier allemand les a considérés, lorsqu'il était chancelier d'abord et plus tard, comme des vassaux du tsarisme russe que la Providence lui destinait; et toujours lorsque l'opinion publique en Allemagne s'est agitée pour les conationaux de *Rizoff*, Bismarck s'est élevé contre le « gâchis bulgare » par le canal de sa presse

dévouée. Si les paroles de ces messieurs haut placés ont un tel prix, il serait peut-être intéressant de citer le témoignage du feld-maréchal général *von der Goltz* Pacha, qui avait au moins l'avantage de connaître vraiment l'Orient. Pendant l'insurrection de 1903, *von der Goltz* Pacha a écrit : « Dans la région révoltée, les Bulgares ne représentent même pas les éléments si divers de la population et n'ont pas du tout une majorité prédominante ». Quant aux divers explorateurs de la dernière époque qui se sont prononcés soi-disant en faveur du bulgarisme des Slaves Macédoniens, le fait qu'en général ils sont Russes rend difficile de se procurer aujourd'hui leurs ouvrages et de vérifier leurs dires. Il est à espérer qu'il ne se passera pas avec eux ce qui se passe avec *Kondakov*, que *M. Rizoff* mentionne aussi, et qui, néanmoins, dans son ouvrage sur la Macédoine médiévale, « ouvrage qui devint célèbre », écrit :

« *La civilisation serbe a inondé de son activité toute la Macédoine. Elle a continué la civilisation byzantine, ce qui, au point de vue civilisateur, donne une importance toute particulière au règne serbe en Macédoine. Tandis que le règne Bulgare, qui n'a duré que peu de temps, n'a laissé derrière lui aucune trace de sa civilisation, la civilisation serbe s'est développée d'une manière excellente et le style architectural créé par les Serbes, si proche de la branche des Russes, représente la branche la plus importante de l'art byzantin* ».

Mais le seul Allemand de l'époque récente que *Rizoff* peut invoquer, le professeur *Weigand*, s'est en-

tendu reprocher par *Spiridon Goptchévitch* (*La Principauté d'Albanie*, 1914) de ne comprendre ni le serbe, ni le bulgare; par ce fait, il ne peut donc être spécialiste que dans la question des *Aromounes* et non pas dans celle des Slaves Macédoniens.

L'on doit s'étonner qu'il soit possible à un politicien aussi habile que M. Rizoff d'ignorer, comme il le dit, les traités secrets bulgaro-autrichien et bulgaro-russe de 1898 et 1907. Il me sera, dans tous les cas, reconnaissant de lui prouver mon affirmation en lui disant que, dans les protocoles sténographiques du Parlement bulgare du mois de mai 1914 (page 623, etc.) il peut se renseigner avec précision sur ces traités, en lisant le discours prononcé par le député *Kabaktchieff*. Ce ne sont donc pas des « inventions serbes ».

Il est plus étonnant encore que M. Rizoff croie pouvoir me qualifier de « victime d'une invention puérile », à cause de mon exposé du traité sur le partage du butin entre la Bulgarie et la Serbie, qui porte la date du 29 février 1912. Dans ce traité, dont la seconde partie promet l'aide de la Bulgarie à la Serbie, non seulement dans la guerre contre la Turquie, mais aussi contre l'Autriche-Hongrie, dans ce traité dont M. Rizoff se considère avec fierté comme un des principaux initiateurs, l'article second de l'annexe secrète contient textuellement ce qui suit :

« La Serbie reconnaît les droits de la Bulgarie sur les régions à l'Est des montagnes de Rhodope et du fleuve de Strouma; la Bulgarie reconnaît les droits de la Serbie sur les régions au Nord et au Nord-

Ouest de Sar-Planina. En ce qui concerne LES RÉGIONS ENTRE LA SAR-PLANINA, LA MER ÉGÉE ET LE LAC D'OCHRIDA, dans le cas où les deux parties acquerraient la conviction que la constitution d'une province autonome spéciale comprenant ces régions est impossible, en tenant compte des intérêts communs des nationalités serbe et bulgare ou par suite de quelque autre raison de nature intérieure ou extérieure, on agira de la manière suivante : La Serbie s'engage à ne pas faire valoir ses droits sur les régions de l'autre côté de la ligne tracée sur la carte ci-jointe (*cette ligne part de Kriva Palanka et atteint Strouga sur le lac d'Ochrida*). La Bulgarie s'engage à accepter cette frontière si Sa Majesté le Tsar de Russie, qui sera invitée à être le juge suprême dans cette question, se prononce en faveur de cette ligne ».

Ce qu'on vient de citer permet de définir avec précision les régions qui étaient considérées comme litigieuses. La Bulgarie, en fin de compte, était satisfaite d'un partage de cette région d'après lequel Uskub, Koumanovo et Strouga devaient appartenir à la Serbie. Étant donné cependant que les décisions de la conférence de Londres frustraient la Serbie de l'issue désirée sur la mer Adriatique, et étant donné que la Bulgarie, contre toute attente, a étendu ses conquêtes dans la Thrace loin vers l'Orient, on a demandé à Belgrade la révision du traité au profit des revendications serbes. Si l'on avait agi d'après les propositions serbes, la Bulgarie aurait porté son territoire de 96.000 à 148.000 kil. carrés et le chiffre de sa population de 4.350.000 à 7 millions, de sorte

qu'elle eût toujours été plus grande des trois quarts que la Serbie agrandie de ses 84.000 kil. carrés et eût joui d'une suprématie incontestable dans la Péninsule balkanique, à côté d'une Serbie de 75.000 kil. carrés et d'une Grèce de 76.000 kil. carrés ; et lorsque l'entente se révéla impossible, la Bulgarie brandit l'épée. Ce sont des faits historiques qui ne peuvent être réfutés.

**

Ce n'est, naturellement, que sur un seul point — et ce point est le plus important ! — qu'il me paraît que *Rizoff* me donne raison. Il reconnaît que les Slaves Macédoniens qui auraient échu à la Serbie, auraient pu être facilement assimilés. Il est dans l'erreur cependant lorsqu'il parle des « méthodes d'assimilation » des États modernes, car dans une belle série de décades l'État auprès duquel il représente son pays n'a pu s'assimiler ni les Polonais, ni les Danois, ni les Lorrains. Le fait qu'il en serait allé différemment avec les Slaves Macédoniens qui auraient appartenu à la Serbie, fournit la preuve que ces Slaves du Sud ont une position transitoire entre les Bulgares et les Serbes ; autrement on pourrait difficilement expliquer comment la propagande scolaire bulgare s'est vue menacée dans ses succès lorsque la propagande scolaire serbe a commencé à devenir, vers 1890, plus agile et plus zélée. *Les Slaves Macédoniens ont été aussi facilement accessibles à la langue littéraire bul-*

gare qu'à la langue littéraire serbe, à l'éducation bulgare qu'à l'éducation serbe. C'est précisément pour cela que les têtes bulgares surchauffées, ont pensé alors à remplacer la propagande scolaire par des moyens plus violents.

L'agent commercial bulgare à Uskub, dont le poste correspondait au poste de consul, a envoyé le 20 avril 1899, au prince Ferdinand, une lettre ouverte où il était dit :

« C'est par une illusion fatale pour le bulgarisme que le ministère de Grekoff croit que les succès actuels des Bulgares en Macédoine peuvent être étendus par la voie ecclésiastique et scolaire. Dans ce sens, *l'action de la Bulgarie en Macédoine peut être considérée comme achevée*, car par l'église et par l'école nous ne pouvons plus rien atteindre. Plus les circonstances actuelles dureront, *plus nos adversaires l'emporteront et plus nous serons nous-mêmes dans une situation défavorable* ».

Il aurait pourtant été étonnant que ces choses fussent écrites si les Slaves Macédoniens avaient eu le sentiment national bulgare développé?... Dans le cas où ces citations ne paraîtraient pas suffisamment sûres à M. le Ministre, il doit savoir mieux que personne quel en est l'auteur, car la lettre ouverte d'Uskub était précisément signée : *Dimitri Rizoff!*

Néanmoins, vu les conceptions que défend Rizoff, tout ce que nous venons de dire sont des paroles perdues. Non pas peut-être parce que, d'un côté, on se trouve en présence du point de vue serbe et, de l'autre,

du point de vue bulgare. Non, ce n'est pas ainsi, car les nationalistes serbes déclinent très poliment une solution de la question macédonienne telle que celle que je propose. L'opposition entre nous est irréductible parce que le Ministre bulgare est un ferme défenseur d'une paix violente, alors que nous, socialdémocrates allemands, sommes de fermes défenseurs d'une paix d'entente.

